



# LA RÉSISTANCE



MESURE que s'écouleront les années et les siècles, on verra s'élever au-dessus de cette guerre, de plus en plus haute, innocente, héroïque et pure, l'image de la Belgique. Elle s'est sacrifiée uniquement et simplement pour rester fidèle à la parole qu'elle avait donnée à l'Europe. On ne trouve rien dans l'histoire qui ressemble à ce qu'elle a fait. Et parmi les peuples d'aujourd'hui que les hasards de la politique, de la stratégie ou la volonté d'un ennemi parjure et aveuglé d'orgueil et de démesure eussent pu mettre en demeure d'affronter au nom de l'honneur les maux sans nombre que nous avons supportés et supporterons encore sans regrets, nous en savons qui n'eussent pas hésité à trahir ; nous en savons d'autres qui eussent longtemps tergiversé et cherché et peut-être trouvé d'acceptables excuses à ne pas s'offrir tout entiers en holocauste à une idée qui, jusqu'ici, ne semblait pas l'apanage des foules, mais de quelques héros. Mais quels sont ceux qui, placés dans la même conjoncture et appelés à franchir le même pas de malheur et de gloire, l'eussent fait dans le même temps et dans le même élan que nous ? C'est un secret que nous n'avons pas le droit de fouiller trop profondément.

Mais il est devenu inutile de s'étendre sur la portée, la grandeur et la beauté de notre sacrifice. Il a été compris jusqu'au fond des îles les plus primitives du Pacifique et on en a dit tout ce qu'il en fallait dire.

Néanmoins, ce qu'il est bon de rappeler parfois, c'est la durée de ce sacrifice et l'unanime et magnifique fermeté avec laquelle il est porté depuis plus de quatre ans. On trouve dans les annales de l'humanité un certain nombre de résolutions héroïques ramassées autour d'un acte bref, violent et décisif. On en trouve beaucoup moins qui, sans compter les semaines, les mois, les années, les douleurs, prolongent inflexiblement un effort surhumain dont on n'entrevoit pas le terme. On ne pourrait guère citer dans l'histoire contemporaine, — car l'histoire plus ancienne ne nous donne rien qui soit bien topique à cet égard, — on ne pourrait guère citer que l'exemple de la Pologne, de la Finlande et surtout de l'Alsace-Lorraine. Il y a là des Etats héroïques analogues, mais non point tout à fait semblables ; et le jour où l'on saura ce que nous ignorons encore et où l'on mènera jusqu'au bout l'étude comparée des nations ou des provinces qui n'ont jamais voulu courber la tête et qui, dans la misère, la famine, les tortures et sous la perpétuelle menace de la mort, sont demeurées fidèles à l'honneur, à leur passé et à leur avenir, on reconnaîtra que la Belgique, qui seule entre toutes est allée volontairement au devoir, dans la pleine conscience de ce qui l'attendait, a droit à une place à part dans la mémoire des hommes.

Nous ignorons le détail de ce qui se passe en ce moment dans notre pays occupé par l'ennemi. Mais ce que nous en savons nous donne la certitude que tout ce que nous en avons appris sera merveilleusement surpassé par ce que nous en apprendrons plus tard. Comme dans toutes les contrées que la gloire a marquées d'un signe qui ne s'efface plus, il s'y forme déjà un inépuisable fonds de légendes ironiques ou farouches, gouailleuses ou touchantes, mais toujours héroïques, qui ne sont que la synthèse de faits réels trop nombreux, trop épars, pour qu'il soit possible de les connaître ; et, par exemple, entre mille autres, l'histoire des vingt-quatre jeunes gens de Saint-Léger qui se font volontairement fusiller à la place de vingt-quatre pères de famille, qu'elle soit vraie ou non, — on ne peut s'en assurer pour l'instant, — résume admirablement l'état d'esprit de tout un peuple et nous donne la mesure de son idéal et de ce qu'il exige de lui-même.

En attendant les certitudes, les précisions et les détails, à l'intérieur comme au dehors, parmi les prisonniers du sol natal, comme parmi ceux que l'exil dispersa, nous connaissons les grandes lignes de la résistance, qui, seules ici, comme dans tous les grands faits de l'histoire doivent arrêter nos regards, ont une signification définitive et fixent le jugement de la postérité ; et ces grandes lignes sont d'une fermeté, d'une netteté, d'une pureté, d'une unanimité incomparables et montent toutes vers les plus hauts et les plus beaux sommets.

Il y eut çà et là, il est vrai, aussi bien parmi les réfugiés d'ici que parmi les incarcérés de là-bas, quelques défaillances, quelques soumissions assez viles, quelques compromis sans excuse. Il y a des mécontents, des récriminateurs, des « profiteurs », des jouisseurs, des embusqués,

des paresseux, des chagrinés, des faibles ; mais beaucoup moins, hâtons-nous de le dire, qu'il n'était permis de le craindre ; et, à tout prendre, il est heureux qu'on en rencontre quelques-uns ; car un pays où l'on ne trouverait que des héros, des saints et des martyrs immaculés, serait comme une médaille sans revers, ne semblerait pas peuplé d'êtres vivants et deviendrait promptement aussi invraisemblable qu'insipide. A nous qui n'avons pas encore le recul nécessaire, il faut des ombres au tableau afin d'en faire valoir les plans, la perspective, les reliefs. Mais l'histoire n'en aura plus besoin et n'en tiendra pas compte. de même qu'elle n'a pas tenu compte des défaillances qui, inévitablement, se produisirent à Marathon, à Salamine et même aux Thermopyles.

Elle eut, l'histoire, à s'occuper de nous plus d'une fois et plus souvent que nous ne l'eussions souhaité ; mais jamais, que je sache, et si haut qu'elle remonte, elle ne nous trouva aussi unis dans l'amour et la haine et n'eut à tracer une peinture qui ressemble à celle de notre résistance. On remarque ici, pour la première fois, semble-t-il, je ne sais quel laisser aller, quelle négligence, quelle simplicité, quelle facilité, quelle naïveté dans l'héroïsme, qui excusent pour ainsi dire ce qu'il pourrait avoir de trop soutenu et le ramènent à des proportions familières et humaines.

Car en face d'un ennemi sans pitié, bouffi d'orgueil, obstiné et borné, énorme, massif, mal équarri et sans cesse stupéfait que sa victime ne s'enivre point de la joie et de l'honneur de devenir semblable à ce qu'il est, le caractère incomparable et vraiment spécifique de la résistance belge, c'est l'aisance, la bonhomie flamande alliée à la jovialité wallonne, la bonne humeur dans la détresse, la faim et le danger ; c'est la tranquille confiance dans l'avenir, le sang-froid un peu narquois, l'absence de toute grandiloquence et de toute prétention. Rien de tendu, rien de romain, ni de romanesque, rien de solennel, rien de guindé, rien de « grimé », comme dirait M<sup>me</sup> de La Fayette. On dit ce qu'il faut dire et rien de plus. On ignore l'art de la mise en scène et de la mise en valeur du sublime. On ne se soucie guère de tirer parti des beautés de la situation. Le courage se tait ou ne prononce que les paroles indispensables. Le devoir s'accomplit en silence et dans l'ombre, parce qu'il est le devoir, sans qu'on se rende compte qu'il serait parfois fort naturel et fort excusable de ne l'accomplir point. Le sacrifice allait de soi ; et l'on subit ses conséquences. On ne s'en fait pas accroire, on ne fait pas le tour de soi-même et de chacune de ses actions en se congratulant. On n'est pas persuadé qu'on est un peuple de héros ; on est tout simplement d'honnêtes gens qui tiennent leurs engagements et font honneur à leur signature ; et si l'on sait que tous n'auraient pas fait ce qu'on fit, on sait aussi que ce n'est pas une raison pour en rebattre les oreilles, prendre des airs providentiels et s'admirer outre mesure.

En attendant, la vie est dure, elle est presque insupportable, alors qu'autrefois elle s'épanouissait si abondante, si libre, si fraternelle, si cordiale, si facile ! On est à la merci d'une brute sournoise, sourcilleuse, malfaisante, arrogante, toute puissante, sans scrupules, mais heureusement fort épaisse, que les plus audacieuses nasardes tirent à peine de son ahurissement, de son outrecuidance et de son hébétude. On patiente, on s'entraide de son mieux, on organise sa misère, on en sourit en songeant à la délivrance. On se familiarise, on joue, sinon avec le monstre trop répugnant, du moins avec le danger qu'il engendre ; et la mort est à chaque instant encourue et bravée comme s'il s'agissait de quelque inévitable désagrément de l'existence quotidienne.

Voilà la nature, la physionomie de notre résistance à l'inéluctable. Il m'a semblé qu'il était nécessaire d'en fixer une fois pour toutes les traits essentiels, car il y a, depuis quelque temps, chez les neutres et même chez certains de nos meilleurs amis et alliés, je ne sais quelle tendance à les altérer de bonne foi et à leur donner un caractère qu'ils n'ont jamais eu. En effet, si cette résistance est simple, presque muette, sans cris tragiques, sans phrases à effet, sans attitudes théâtrales, il n'en faudrait pas conclure qu'elle soit molle, effacée, effrayée, humiliée, et plus touchante que virile. Il est juste que la Belgique demeure aux yeux de l'univers la grande victime de cette guerre et la martyre de l'honneur ; mais il ne convient pas qu'on s'accoutume à la considérer comme une vierge plaintive, sans force, sans révolte, sans haine, sans rancune, une sorte d'agneau pascal, sans tache et sans défense, immolé pour le salut de tous et dont l'agonie lamentable se prolonge à tel point qu'elle lasse la pitié et obsède comme un reproche et un remords.

Victime et martyr, soit, mais victime volontaire et martyr qui savait ce qu'elle faisait et s'en fut au-devant du supplice, le front haut, se défendit jusqu'à l'écrasement et fit à son bourreau des blessures qui saignent encore. Nous n'avons jamais été, nous ne sommes point, nous ne serons jamais des agneaux larmoyants et épouvantés qui demandent qu'on s'attendrisse sur leur sort. Il n'est nullement agréable, quand on a tout perdu pour avoir fait tout son devoir, d'être en butte à une commisération qui part d'un très bon naturel, mais qui se trompe en l'occurrence et fait de nous les souffre-douleur éplorés et irresponsables d'une abominable aventure où nous sommes cependant entrés et d'où nous comptons bien sortir en héros.

Nous ne regrettons rien, nous ne nous plaignons pas et ne voulons point qu'on se borne à nous plaindre. Nous demandons seulement qu'on nous rende justice, qu'on se rappelle ce que nous avons fait, ce que nous faisons tous les jours. Les premiers, alors que son aspect et que la seule pensée de son déplaisir ou de son approche faisait trembler le monde civilisé, nous avons osé nous dresser contre l'effroyable puissance qui tient encore en échec toutes les forces de la terre coalisées. Nous l'avons osé dans la pleine conscience de nos devoirs et de la terrible vengeance qui pendait sur nos têtes. Nous avons résisté à l'irrésistible, jusqu'aux dernières limites de notre territoire; et maintenant, tous ceux des nôtres qui peuvent porter les armes et ont réussi à rejoindre notre roi, attendent dans les tranchées, la haine au cœur, l'espoir aux yeux, l'ordre de prendre part aux grands combats de la grande délivrance.

A l'intérieur, dans l'immense prison qu'est à présent la patrie envahie, c'est la même résistance farouche, têtue et indomptable. Ici, il n'y a plus d'armes. Nous sommes les mains vides devant l'ennemi bardé de fer, devant les fusils automatiques, les mitrailleuses et les canons braqués sur nos foules, qui n'ont que leurs poings pour se défendre. Mais ces poings, aujourd'hui impuissants, se crispent en escomptant leur heure. Les corps, du plus mauvais gré possible, obéissent à l'inéluctable; mais pas une tête ne s'incline, pas une volonté ne cède, pas une vengeance ne renonce, pas une rancune ne s'amortit, pas une malédiction ne se détourne, pas un regard ne sourit à l'ennemi, pas une pensée ne s'élève qui ne l'écarte avec dégoût, ne l'abhorre et ne le relègue au ban de l'humanité.

Il le sait bien, tout en n'y comprenant rien. Il vit dans une atmosphère de haine qui l'inquiète et le déconcerte, de révolte secrète mais incoercible

et d'irrémissible mépris. Il n'a pas trouvé une seule sympathie, une seule adhésion, une seule approbation, hors celles de quelques misérables qui lui étaient par avance vendus. Avec son génie du mensonge, qui est le seul que nous nous accordons tous à lui reconnaître, avec son génie du mensonge, qui amplifie tout au centuple, mais ne peut pourtant pas, quelque impudent qu'il soit, tirer le néant du néant, vous imaginez-vous le bruit qu'il eût mené autour du moindre revirement, du moindre fléchissement, au plus léger indice de soumission, d'acceptation, d'apaisement, de lassitude ou d'interruption de la haine et du dégoût? Quels hymnes d'allégresse et de triomphe, entonnés par les mille et mille voix de ses espions qui couvrent l'univers, n'aurions-nous pas entendu retentir aux plus fugitifs, aux plus précaires symptômes d'une victoire sur nos volontés, nos pensées et nos sentiments, qui est la seule victoire qui compte, qui dure et qui porte des fruits. Il n'a pas osé tenter ce mensonge, lui qui, pourtant, est allé jusqu'au bout de tous les mensonges. Il a tout épuisé: massacres, tortures, pillages, incendies, exactions, déportations, emprisonnements et jusqu'à ce qui lui répugne le plus: promesses de justice, de réparations, d'aménité et de fraternité, car il succombe sous le poids de l'exécration de la terre, et, devant l'humanité outragée, il a plus que jamais besoin d'un témoignage d'humanité.

Il n'a rien obtenu. Il n'a pas gagné une pensée, il n'a pas pénétré dans un cœur, il n'a pu courber une tête, il n'a pas avancé d'un pas dans sa conquête, il n'a fait de progrès que dans la haine.

Voilà ce qu'il faut rappeler. Voilà ce qui doit s'inscrire dans l'histoire. Encore une fois, nous ne demandons point qu'on verse sur notre immense infortune des larmes de commisération, comme on en verserait sur le sort d'un enfant odieusement martyrisé. Nous ne sommes pas des enfants. Nous ne désirons pas que la pitié remplace la justice à laquelle nous avons droit. Nous demandons seulement qu'on reconnaisse qu'il n'y a pas de peuple dans le passé qui ait fait ce que nous avons fait: qu'il n'y en a pas dans le présent qui eût pu faire mieux, qui eût montré plus de fermeté, de constance, de loyauté, de simplicité, de dignité dans le malheur, qui eût tenu la tête plus haute et redressé sous le joug de la mort une âme plus rebelle, plus fière et plus indomptable.

*Maertelaers*

## HET BELGISCH VOLK



TOEN de Barbaren, na den orgie-nacht in de paleistuinen van Hamilcar, op hun weg van Carthago naar Sicca, door de woeste passen kwamen, die uitloopen in de woestijn, ontwaarden zij, in lange rijen, door menschenhanden tegen de barre, roode rotsen aangekruisigd, de lyken van honderden en honderden leeuwen. In stomme verbazing staarden zij dat indrukwekkend schouwspel aan. Dat overtrof hen; zoo iets hadden zij nog niet gezien. En langzaam aan ging hun verbazing over tot bewondering en met een soort van eerbied vroegen zij zich af, welk een kranig volk het toch wel wezen moest, dat de kracht had en den moed om leeuwen te kruisigen.

Toen de Duitschers het neutrale en vredelievend België verraderlijk aanvielen, dachten zij geen tegenstand te ondervinden. Met minachting zagen zij, de reuzen, neer op die pygmeeën. Maar het viel anders uit. Een volk stond op, dat met leeuwenmoed zijn land verdedigde.

De vijand, eerst verwonderd, dan verwoed, vermenigvuldigde zijn aanvallen. Hij kwam vooruit, maar langzaam en ten prijze van ontzaglyke ver liezen. Zijn woede steeg ten top, hij moest en zou die nietelingen overrompelen. Maar toen hij aan den Yser kwam werd hij er zelf tot staan gebracht; en daar, evenals de Barbaren, toen zij de gekruisigde leeuwen op den weg naar Sicca zagen, vroeg hij zich, met een verbazing die anaerbied grensde, af: Wat is dat voor een volk, dat zoo heldhaftig strijdt voor eer en recht en liever sterft, dan zich aan de overmacht van 't ruw geweld te onderwerpen?

Dat is ons volk: het Belgisch volk! Dat is het zelfde ras der midden-eeuwen, het ras der vrijheid, der ontembare vrijheid, vreedzaam en goedaardig in zijn ruime onafhankelijkheid, maar dadelijk in wilden, niets-ontzienden opstand, tegen al wie het wil knechten of aan banden leggen. Hier geldt geen groot of klein, geen zwak of sterk: hier geldt alleen en absoluut het recht tot het bestaan, het zijn en willen-zijn zooals

men is; de eigen levenskracht der vrije, heilige zelfstandigheid op vaderlandschen bodem!

Men heeft ons tot een volk van maertelaars gemaakt; maar trotsche maertelaars. Nooit zullen wij een volk van slaven worden! Wij willen weer onze plaats onder de zon, in de voorste rij der vrije volkeren bekleeden. En wij willen, dat het een fiere eereplaats zij, omdat ons volk die waardig is, omdat het die op elk gebied, in wetenschap, in nijverheid en kunst, zoowel als in blakende vaderlandsliefde, door zijn rijke gaven, door zijn taaie werkkracht en ontembaren moed in de ruimste mate heeft verdiend.

In sommige landen, die buiten den oorlog zijn gebleven, tracht men wel eens de Belgische natie af te schilderen, als een volk dat ongelukkig en verdeeld was, als een land waar het grootste gedeelte der bevolking onder de dwingelandij eener heerschzuchtige minderheid gebukt ging. Ik zal niet beweren, dat alles volmaakt was in België vóór den oorlog. Er was strijd, en dikwijls kleinzielige strijd, zooals trouwens in alle landen gebeurt; en veel kon, en moest, en zou dan ook veranderd en verbeterd worden. Maar, ... en dit mag luide klinken en kan niet vaak genoeg met nadruk en met kracht herhaald worden: *België, met al zijn goede en minder goede eigenschappen, was een zeer voorspoedig en gelukkig land zooals het was*, en zou dat ook gebleven zijn, als het niet, buiten zijn schuld, en zoo ten hemelschreiend wreed en onrechtvaardig, door Duitschland in den oorlog was geslept!

Onthoud dit, Belgen, onverschillig of gij Vlamingen of Walen zijt! Onthoud het en vergeet het nooit!

De gruwelijke ramp die u trof en u tot een volk van maertelaars maakte, kwam niet van *binnen*, maar van *buiten* op u af.

*Cypriel Buysse*

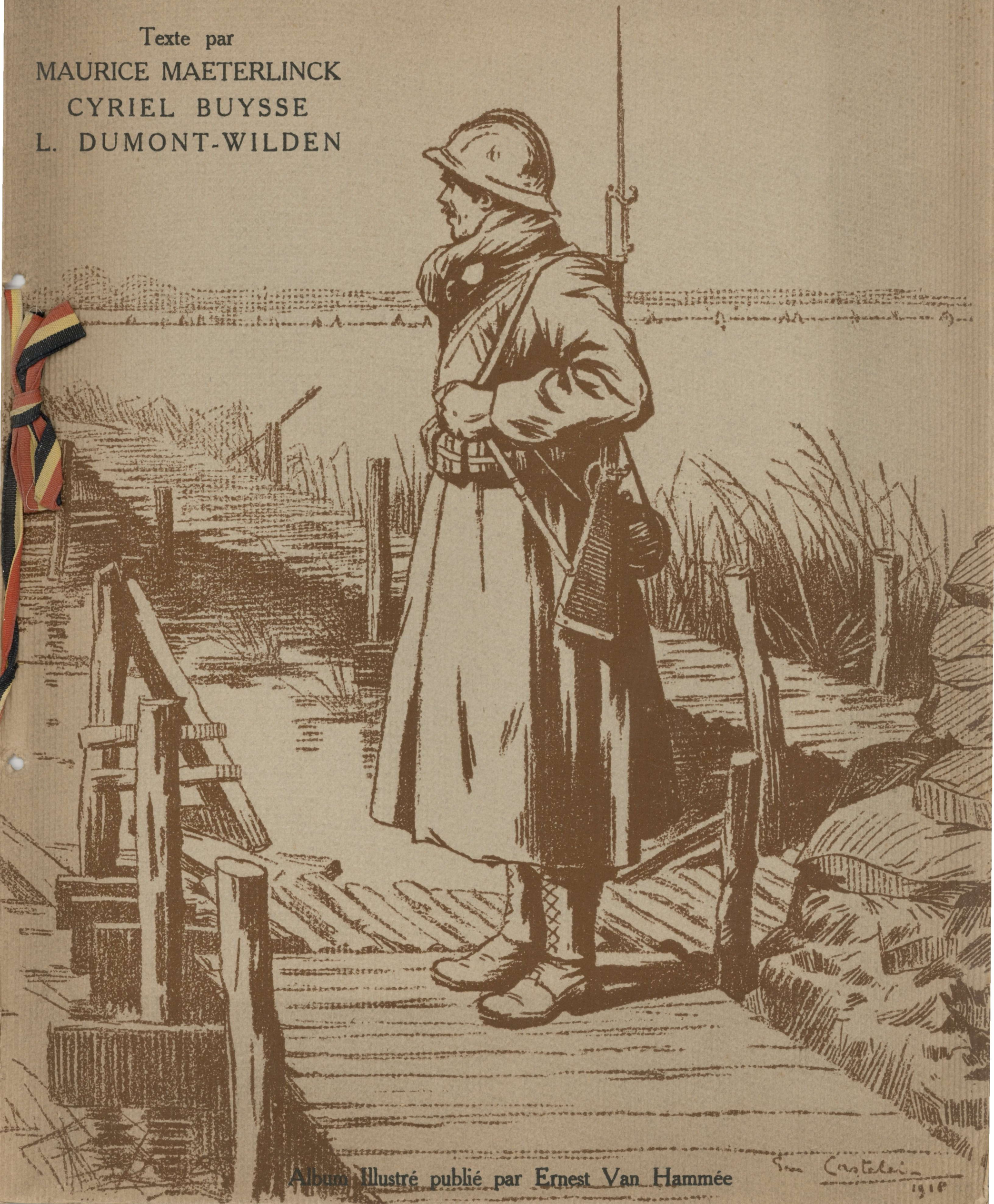
# LA BELGIQUE EN GUERRE

Texte par

MAURICE MAETERLINCK

CYRIEL BUYSSE

L. DUMONT-WILDEN



Album illustré publié par Ernest Van Hammée

Van Costelein  
1918